

Radicalité ou diplomatie ?

Luc 14 : 25-31

*De grandes foules faisaient route avec lui. Il se retourna et leur dit :*

*Si quelqu'un vient à moi et ne déteste pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. Et quiconque ne porte pas sa croix pour venir à ma suite ne peut être mon disciple. Car, lequel d'entre vous, s'il veut bâtir une tour, ne s'assied pas d'abord pour calculer la dépense et voir s'il a de quoi la terminer, de peur qu'après avoir posé les fondations, il ne soit pas capable d'achever, et que tous ceux qui le verront, ne se moquent et ne disent : Cet homme a commencé à bâtir et n'a pas été capable d'achever.*

*Ou quel roi, s'il part pour s'engager dans une guerre contre un autre roi, ne s'assied pas d'abord pour examiner s'il a le pouvoir avec dix mille hommes de marcher à la rencontre de celui qui vient contre lui avec vingt mille ? Tandis que l'autre est encore loin, il lui envoie une ambassade, pour demander les conditions de paix. Ainsi donc, quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple.*

Nous sommes dans une période politique internationale très troublée où de nouveaux équilibres géopolitiques se mettent en place et où la guerre qui fait rage depuis plus de trois ans aux portes de l'Europe fait craindre plus que jamais à tous les États européens une véritable contagion du conflit. La diplomatie et l'art de la négociation devraient avoir toute leur place dans le règlement d'une telle situation, mais en suivant l'actualité avec les moyens dont nous disposons, il est très difficile de comprendre sur quelles bases les protagonistes de la diplomatie internationale pourraient s'entendre pour négocier une situation de paix et une cohabitation paisible dans l'avenir. Tous ces États concernés par le conflit sont contraints de revoir leurs alliances et les conditions de leur dépendance mutuelle. Les règles ont changé unilatéralement et les alliés d'hier sont devenus menaçants et leurs actions imprévisibles.

Comment négocier quand les règles du dialogue sont impossibles à prévoir ou changent sans qu'il ne soit possible de véritablement se faire confiance ? Sans doute est-ce le lot de la diplomatie que de devoir inventer ses arguments au fil des changements géopolitiques, mais dans le cas présent l'argumentation rationnelle ne semble plus être la norme.

Alors, quelle attitude adopter devant ce brouillage des langages, ce Babel des déclarations qui ressemblent, pour les unes, à des provocations et, pour les autres, à des essais naïfs de négociation. Doit-on perdre confiance en toute parole ? Devons-nous nous laisser gagner par le désir de violence de ceux qui rebattent les cartes sans se soucier des conséquences pour les autres ou devons-nous tenter de rester fidèles à une certaine ligne directrice de nos vies qui nous enseigne que la parole a un prix et que la confiance est toujours possible à condition de la construire patiemment. Jésus dit à ses disciples, dans le chapitre 10 de l'Évangile de Matthieu : « Moi, je vous envoie comme des moutons au milieu des loups. Soyez donc avisés comme des serpents et purs comme des colombes » ; ce qui prouve qu'il n'est pas dupe de la violence éventuelle de l'autre et qu'il ne demande rien à ses disciples de se laisser engloutir par les abîmes du mal sans réagir.

Cette attitude prônée par Jésus revient à marcher sur cette ligne de crête qui demande de garder sa cohérence intime que Jésus appelle pureté ou

simplicité de cœur, au sens d'un élément simple sans duplicité, tout en calculant de façon avisée et donc sans naïveté, la portée de ses propres actes en tenant compte des intentions et des intérêts de l'adversaire.

Jésus serait-il un fin calculateur ?

Dans le texte que nous avons lu ce matin, Jésus apparaît comme on ne le décrit que rarement : radical et calculateur. Radical parce que, avec ce verset : « Si quelqu'un vient à moi et ne déteste pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple », Jésus ressemblerait presque à ces êtres sectaires qui cherchent à couper les liens que leurs disciples entretiennent avec leurs familles, couper leurs attaches pour mieux les isoler ou les diriger. Calculateur, parce qu'il prend deux exemples qui ne semblent pas avoir de lien avec la première recommandation sur les liens familiaux, mais qui relèvent davantage de la stratégie d'entreprise ou de guerre.

Dans le langage courant, être radical n'est pas vraiment une vertu, et le discours de Jésus le ferait passer pour un homme radicalisé au sens qu'on donne à ce mouvement psychique qui induit des comportements extrêmes. Mais la grande différence entre Jésus et les personnes radicalisées est qu'il n'oblige personne à le suivre. Il ne cherche pas à faire des adeptes de sa façon de vivre, bien au contraire, il met en garde cette foule qui le suit sans savoir à quoi chacun s'expose en suivant son chemin.

Du point de vue de la philosophie, la radicalité n'a pas ce caractère péjoratif que notre langage courant lui prête. Depuis le XVe siècle, cette notion est rattachée au terme *radicalis* en latin, issu de tout ce qui est lié à la racine. Il s'agit ici de ce qui tient à la racine, en d'autres termes au principe, à ce qui est l'ancrage profond d'un être. La radicalité en philosophie revient à être conséquent et à assumer toutes les conséquences du choix initial que l'on aura fait.

Jésus est à coup sûr philosophe, car c'est exactement ce qu'il explique à cette foule qui s'imagine peut-être qu'elle peut suivre Jésus à moindres frais et qu'elle a trouvé son salut en étant simplement dans son sillage. Jésus parle ici de l'engagement et de ce qu'il implique. C'est ce qui rend son propos radical.

Pour illustrer son propos et bien se faire comprendre, il prend deux exemples : d'abord,

l'exemple de la construction de la tour et de la nécessité pour une telle entreprise de savoir dès la pose de la première pierre si l'on sera en capacité de terminer l'ouvrage. Jésus utilise alors le calcul le plus pragmatique qui soit. « *Car, lequel d'entre vous, s'il veut bâtir une tour, ne s'assied pas d'abord pour calculer la dépense et voir s'il a de quoi la terminer, de peur qu'après avoir posé les fondations, il ne soit pas capable d'achever, et que tous ceux qui le verront, ne se moquent et ne disent : Cet homme a commencé à bâtir et n'a pas été capable d'achever.* »

Un chapitre auparavant, dans le même Évangile, Jésus faisait déjà appel à l'exemple d'une tour, celle de Siloé qui, s'écroulant sur dix-huit personnes, les avait fait périr. Cet exemple, lui avait servi à montrer que le salut ne dépendait pas d'une punition divine arbitraire, mais de la décision prise par chacun de changer radicalement. Et voici de nouveau une tour, à construire cette fois, et qui, pour arriver à son achèvement, requiert que l'on mesure bien ce que veut dire : s'engager dans sa construction.

Aura-t-on les moyens d'aller jusqu'au bout ? Ou serons-nous contraints d'abandonner l'ouvrage avant la fin ?

La tour de Siloé porte dans son nom même la question de l'engagement, puisqu'il s'agit de la Tour de l'envoyé. Elle aurait été un bastion à l'extérieur des murailles de Jérusalem, permettant de garder une des entrées de la ville. Celui qui entreprend de construire un bastion et ne peut l'achever, n'est pas seulement l'objet de moquerie, mais il court le risque d'être assailli par les ennemis auquel il n'a pas pu résister, faute d'avoir achevé sa tour.

Le registre défensif est ici très clair. Et dans le second exemple : *Ou quel roi, s'il part pour s'engager dans une guerre contre un autre roi, ne s'assied pas d'abord pour examiner s'il a le pouvoir avec dix mille hommes de marcher à la rencontre de celui qui vient contre lui avec vingt mille ? Tandis que l'autre est encore loin, il lui envoie une ambassade, pour demander les conditions de paix.*

Jésus donne sa faveur au diplomate plutôt qu'au va-t-en guerre. Non pas qu'il soit contre le combat, mais déclarer la guerre a un coût et les conséquences sont tellement graves, qu'il n'est pas sérieux de s'engager dans un conflit perdu d'avance.

Calculer ses chances, voilà ce à quoi Jésus enjoint chaque personne présente dans cette foule qui n'a pas réfléchi à ce que voulait dire suivre Jésus.

Et, pour nous, que veut dire : suivre l'enseignement de celui qui nous appelle à faire advenir le règne de Dieu dans ce monde ?

Nous mesurons intuitivement la difficulté d'une telle entreprise, mais peut-on calculer nos chances de réussite alors que nous parlons d'une entreprise spirituelle ?

Tout ce passage nous montre que sauver son âme est une entreprise bien concrète qui nécessite de bien calculer avant de se dire disciple de Jésus. Devenir son disciple et marcher dans ses pas, c'est d'abord être conséquent et entrer dans une forme de radicalité qui ne permet pas vraiment de revenir en arrière sinon à se trahir soi-même. Car le chemin que nous propose Jésus, c'est une attitude qui revient à être enraciné dans une parole qui préserve la cohérence entre ce que nous

croions juste conformément à l'enseignement de Jésus et nos actes dans ce monde.

Ce n'est pas simple du tout et cela requiert toute notre attention afin de prendre toute décision qui nous engage et engage celles et ceux qui vivent autour de nous.

Alors, me direz-vous il sera toujours temps, quand la tâche s'avèrera trop ardue, d'avoir recours à la diplomatie et de négocier l'engagement que nous consentons ou non à y mettre.

Mais dire cela, c'est oublier que la diplomatie dont parle Jésus dans son exemple nécessite la même radicalité. Car que peut-on négocier si l'on n'a pas une ligne de vie qui nous tient, si l'on n'a aucun principe qui soutient notre démarche de négociation ? Si l'on n'est pas certain de savoir ce que l'on défend et ce qu'on est prêt à laisser comme inessentiel ? Aller parler de paix à son ennemi qui a des troupes deux fois plus nombreuses que les siennes nécessite d'être mu par une véritable racine qui procure la paix à l'intérieur de soi avant d'aller la demander à l'autre et qui guide sur le chemin du dialogue pour pouvoir calculer en conscience ce que l'on pourra accepter et ce qu'on sera prêt à abandonner au nom d'un principe plus grand.

Jésus ne nous demande donc pas d'être diplomates là où nous ne serions pas capables d'être radicaux dans notre choix de le suivre, mais d'être radicaux dans notre diplomatie même. C'est-à-dire de rester ancrés dans l'amour de Dieu pour pouvoir agir pour l'amour du prochain, quels qu'en soient les risques.

Et parmi les risques d'un tel engagement, Jésus commence par la solitude qu'il implique : « *Si quelqu'un vient à moi et ne déteste pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple* ». Si la Parole de Dieu devient votre règle éthique, alors il faut être prêt à assumer les dilemmes qu'elle impose et pratiquement, cela veut parfois dire rompre avec ce qui n'est pas conciliable avec son engagement.

L'exigence ici est donc de garder la parole de Dieu annoncée par Jésus comme notre principe directeur et négocié humainement et de façon avisée en calculant intelligemment par amour du prochain.

Être chrétien dans ce monde ne revient en rien à être une victime ou un être impuissant au milieu des méchants ; il s'agit au contraire de garder son sang-froid et de raisonner selon l'intelligence que Dieu nous donne. Continuer à penser là où la brutalité domine, continuer à bâtir l'avenir, là où la force oblitère l'horizon, continuer à admettre de passer par des chemins complexes de l'existence, là où le simplisme veut dominer et surtout, ne pas oublier que, dans les remous de notre temps, les vies des plus fragiles de nos sociétés sont en danger. À nous de croire à la liberté que Jésus nous enseigne, à la défendre en tout temps pour que son règne arrive. Gloire à Dieu et paix aux hommes qu'il aime.

AMEN.